



Édith Rubinstein (1932-2018)

FÉMINISTE RADICALE



Édith-Renée Rubinstein est née à Anvers le 29 juin 1932 dans une famille juive. Son père est cliveur de diamant, sa mère, femme au foyer, est hollandaise. Elle a une sœur aînée, Lilliane. Elle reçoit une éducation bilingue, néerlandais à la maison avec sa mère, français à l'école, et avec son père et apprendra l'anglais lors de ses séjours à l'étranger.

Pendant la guerre, la famille quitte la Belgique, et se rend clandestinement en Espagne pour s'embarquer pour le Congo, Léopoldville et Élisabethville, où elle séjourne jusqu'en 1945. À son retour, Édith poursuit ses humanités latin-grec au Collège Marie-José, à Anvers.

Au Congo, elle fait du scoutisme dans la troupe Habonim où sa cheftaine, Zus est la mère de Bernard (dit Ben) Tursch, son futur époux qu'elle retrouvera ensuite lors de ses études à l'Université libre de Bruxelles. En 1951, elle entreprend des études de chimie biologique et bactériologie et obtient ses diplômes avec distinction. Elle suit également une année de candidature en philosophie scientifique. En 1957, elle se marie et part avec Ben aux États-Unis, en particulier à l'Université de Boston et à San Francisco. Leur pérégrination les mènera également au Brésil. Leur fils, Daniel, naît en novembre 1963, à Ixelles.

De retour en Belgique, le couple est embauché en août 1963 à l'Université libre de Bruxelles, au laboratoire de sciences appliquées du

professeur Chiurdoglu pour implémenter les méthodes pratiquées aux USA. En mai 1968, c'est comme technicienne de laboratoire qu'elle participe aux assemblées du personnel de l'ULB et aux négociations sur le statut du personnel technique. Entre la première version du projet de statut du personnel technique et administratif et le cahier de revendication déposé au rectorat pour la négociation, se trouvent déjà les signes de son engagement féministe avec des ajouts de sa main : « à travail égal, salaire égal », « des crèches et si pas de place, une intervention pour couvrir les frais de garde », etc.

1968-1969 : LE TOURNANT

1968 est l'année de tous les changements dans sa vie privée, professionnelle et militante. Elle divorce et part vivre en communauté avec son fils. Son contrat avec l'ULB prenant fin, elle est embauchée le 1^{er} novembre comme documentaliste au CRISP. Elle connaissait Xavier Mabille et un poste se libérait. Elle va quotidiennement lire la presse dans les trois langues, ce qui lui donne une certaine vision du monde : « *Vingt ans de lectures professionnelles d'une dizaine de quotidiens et des périodiques belges qui ont contribué à me donner une vision globale du monde (pessimiste aussi) et m'ont permis de suivre au jour le jour ce qui se passait chez les femmes, du moins ce que la presse consentait à en révéler - mais des silences aussi peuvent être parlants- et la manière dont les médias le répercutaient* »¹.

Elle se politise, et fait la rencontre d'Anne Rousseau, féministe et philosophe, qui dans les années 1960, était une des premières, dit-elle, à analyser le discours sur la sexualité et le féminisme, avec son mémoire « l'Éros et la symbolique sexuelle »² : « *Nous avons eu des discussions passionnées et mon côté Calimero l'a très vite emporté et je me suis retrouvée féministe. Au début des années 1970, nous avons entendu parler du Front de libération des femmes, le FLF. Après l'avoir cherché assez longtemps, nous avons finalement découvert*

*la brasserie Verschuieren où il tenait ses réunions*³. Cette découverte la mobilise et fera d'elle une des pionnières, de ce qui deviendra le mouvement féministe de la seconde vague qu'évoque pour nous Fanny Filsof.

DU CAFÉ VERSCHUEREN À LA MAISON DES FEMMES

Ce savoir féministe acquis lors d'entretiens avec Anne Rousseau, Édith va le diffuser. D'abord en collaborant avec Danielle Colardyn et Denise Testaert, au mensuel féministe *Et ta sœur* dont le premier numéro sortira en octobre 1971, puis en participant activement avec Danielle Colardyn et Nina Ariel, au groupe « de prise de conscience féministe ». Celui-ci se réunissait un mardi sur deux au Café Verschuieren, un bistrot populaire sis au Parvis de Saint-Gilles. S'y retrouvaient une quarantaine de femmes venues apprendre comment agir collectivement, bien que chacune dans son foyer subissait la domination du patriarcat, effectuant jour après jour tout le *care* familial, et recevant en guise de « consolation » qui un nouveau fer à repasser, qui une cocotte-minute, le jour de la Fête des Mères. Mais aussi, comme lors de toute rencontre féministe, étaient évoqués et analysés les problèmes concernant des violences faites aux femmes, au foyer, dans la rue, au travail et l'épineuse question de l'avortement. Et encore combien facilement la société, les gauches et syndicats compris, s'accommodaient de la situation des femmes, tant du non-partage du 'travail domestique', que des inégalités dans l'emploi et les salaires.

Au fil de l'année, des « groupes de prise de conscience » ont essaimé dans tout le pays. Certaines, fortes de cette avancée, se sont unies pour organiser le 11 novembre 1972, au Passage 44 à Bruxelles, la première Journée des femmes. Au grand étonnement des organisatrices, quelque 10 000 femmes s'y retrouvèrent, assises serrées au sol, se levant pour prendre la parole, s'écoutant,

découvrant la possible solidarité entre les femmes, affirmant vouloir la construire. La contraception et l'avortement furent au centre des discussions. Dans l'après-midi, Simone de Beauvoir est venue de Paris saluer cette belle journée. Edith est une des organisatrices.

« En 1972, deux bus remplis de femmes flamandes et francophones se sont rendus à la journée internationale des femmes à la Mutualité à Paris. Nous étions du voyage. C'était un évènement saisissant de témoignages de femmes exprimant leur colère de manière véhémente. Une atmosphère difficile à décrire avec une parfaite complicité entre les femmes présentes... C'est en rentrant à Bruxelles que nous avons appris qu'un petit groupe de Belges était allé chez Simone de Beauvoir pour l'inviter à un événement semblable à Bruxelles... Anne et moi avons directement été parties prenantes dans ce projet. Et nous avons participé aux réunions de préparation et c'est précisément là que j'ai rencontré pour la première fois des femmes comme Marie Denis, Denise Loutte, Françoise Collin et bien d'autres. ... Ce sont 10.000 femmes qui se sont déplacées pour venir à cette journée à l'ébahissement de tout le monde. Je crois que c'est cette affluence qui a vraiment provoqué une onde de choc qui a parcouru toute la société belge et en a fait un véritable événement historique qui allait peser profondément sur la vie politique en général et sur celle des femmes en particulier. On s'apercevait soudain que les femmes existaient politiquement. Et Marie Denis en allant voir Simone de Beauvoir à Paris en aura en quelque sorte été le détonateur. »⁴

Cette première Journée des femmes sera suivie, aux mêmes dates, de nombreuses autres pendant plusieurs années consécutives.

Le 11 novembre 1974 sera celle de l'ouverture de la Maison des femmes, rue du Méridien 79. Avant cette date, Édith comme tant d'autres a usé du torchon, du balai, des pinceaux pour rendre l'ancienne poste habitable. Violet étaient les plafonds et la porte d'entrée, multicolores les barreaux des fenêtres. La Maison était une fourmilière de groupes : groupe A (de soutien aux femmes recourant à l'avortement, qui existait déjà auparavant) – haltes-garderies – consultations juridiques – « Changeons les livres » – savoirs techniques pour plus d'autonomie – des lesbiennes – bistrot pour les nourritures terrestres et l'échange des victoires et le rire...), de rencontres diverses, « réunions maisons » et ses remises en question, notamment sur « les dominantes/dominées, la préparation de journées et manifestations dont celles,

nombreuses, qui concernaient l'avortement. *La Mensuelle*, notre publication, rassemblait articles, critiques, innovations, lectures du féminisme en route. Édith s'investit plus particulièrement dans les groupes « Action Chili » (1973-1975), le groupe Portugal en préparation du voyage (1975) à Lisbonne, ainsi que la campagne de soutien aux ouvrières « ex Salik » (1978), alors en autogestion pour sauver leurs emplois.

Le 11 novembre 1976, cinquième Journée des femmes, aura pour thème « Avortement, les femmes décident ». Toujours, la volonté d'obtenir la dépénalisation de l'avortement sera transversale à toutes les actions menées. Rappelons quelques dates importantes antérieures à cette journée : en 1962, création de « La famille heureuse », premier centre de planning familial francophone – 1972 premier 11 novembre – 1973, manifestation à Namur suite à l'inculpation Dr Peers pour « crimes d'avortement » – 11 novembre 1976 : création des « Comités pour la dépénalisation de l'avortement » dans le but de centraliser les actions et développer des groupes de pression. La même année un groupe de femmes et d'hommes progressistes ouvre le « Collectif contraception », un des premiers centres à pratiquer ouvertement des interruptions de grossesse. Le 5 mars 1977 fera date et verra plus de 7 000 femmes et hommes marcher dans les rues Bruxelles en faveur de la dépénalisation de l'avortement dans une ambiance joyeuse : « les milliers de femmes décidées à décider, la beauté des calicots, les chants, les fleurs, les rires »⁵. Il faudra attendre le 3 avril 1990 pour que le Parlement vote une loi qui autorise, dans certaines situations et sous certaines conditions, l'interruption volontaire de grossesse.

En 1979, la Maison des femmes de la rue du Méridien déménage et s'installe au n° 29 rue Blanche, à Ixelles. Certaines quittent les 'Maison' pour envahir les ondes au sein d'une radio libre, « les radio's alternatives » – les radios libres font fureur à cette époque – tous les samedis de 10 à 12h, et plus tard jusque 14h. Elle se nommera, proposition d'Édith, « Klet Mariette ».

Fanny Filosof raconte : « Lors de la première émission, Édith présente l'équipe d'une voix volontairement sinistre. Notre nom sera suivi invariablement, quel que soit notre métier, de « mé-na-gè-re pleine de pro-blè-mes ». Ses interventions sur les ondes n'étaient que rarement plus réjouissantes, mais, réalistes, puissantes, témoignant d'un regard aigu sur l'actualité, d'une analyse subtile des événements nationaux et internationaux, d'une

attention particulièrement sensible quand ceux-ci concernaient les femmes. Et toujours, profondément inscrit en elle, cette conviction essentialiste « que la différence, mais elle saute aux yeux » conviction qui n'était pas celle de la plupart d'entre nous ». Puis peu à peu les radios libres s'étiolent, s'entendent mal, déménagent... sans Klet Mariette. Nous voilà quelques féministes sans lieu et sans ondes pour se faire entendre.

En 1979 encore, après le voyage féministe à New York où nous avons admiré les peintures murales, il est décidé, sur une inspiration de Ghislaine Verlacht, de faire 'le mur', comme le montre la photo. Pas rien, ce mur de 13 mètres de haut. Nous savions qu'il serait éphémère, néanmoins nous étions enthousiastes et grimpons hardiment l'échafaudage, un rien branlant avec la crainte de laisser tomber notre pinceau et de devoir descendre le ramasser.

L'UNIVERSITÉ DES FEMMES

1982 sera pour certaines de l'équipe Klet Mariette, le moment de leur entrée à l'Université des femmes. La « *Chronique féministe* » en sera la publication bimestrielle. Nous y retrouvons Édith, ses nombreuses « attentives » sur l'état, les avancées et les reculs, de la condition des femmes dans le monde, et des luttes qu'elles y mènent ; citons celles la longue occupation des femmes de Greenham Common contre le nucléaire⁷, le rapport sur la IVe conférence annuelle du Forum des féministes socialistes⁸, un autre au joli titre pour un *frémissement féministe chez les femmes syndicalistes*⁹. Insistons enfin sur la remarquable mise à l'honneur d'Émilie Claeys dans un long article qui nous livre la vie, les réflexions novatrices et le difficile combat d'une féministe d'avant-garde¹⁰.

« D'autre part, en 1985, je découvris Émilie Claeys, une des rares féministes belges radicale et socialiste et j'entrepris de la faire connaître par une conférence¹¹. [...] Émilie Claeys (1855 1943) ouvrière à Gand et mère célibataire est la féministe la plus connue (c'est-à-dire à peine) du Parti ouvrier belge. Le 16 février 1893, elle fit paraître dans le premier numéro de "De Vrouw, socialistisch maandblad" (La Femme, mensuel socialiste) qu'elle dirigeait en collaboration avec la féministe hollandaise, Nellie van Kol une "Déclaration de principe de la ligue des femmes hollando-flamandes". On y retrouve entre autres l'aspiration à l'égalité et à l'indépendance économique. [...] La carrière politique d'Émilie Claeys fut très brève. Elle présida le Club des femmes très militant affilié au Parti ouvrier belge et siégea



"Le mur milite pour nous"

Dans le quartier nord à Bruxelles, quartier voué à la démolition et à la spéculation immobilière, le mur est inauguré le 1^{er} mai 1980 lors d'un pique-nique où se retrouvent une cinquantaine de copines, qui ont réalisé cette œuvre éphémère, mais fortement symbolique.

Édith, avec sa salopette rouge, se trouve parmi les femmes qui marchent.⁶

même quelques années au Conseil général du parti. Elle démissionna lorsque les socialistes lâchèrent les femmes dans leur revendication au suffrage universel pour s'unir par opportunisme aux libéraux qui avait mis comme condition à leur alliance, l'abandon du suffrage féminin. [...] Les bourgeois du Parti ouvrier belge, assimilés à des prolétaires avaient transformé l'ouvrière féministe socialiste Émilie Claeys en bourgeoise. Ainsi, depuis le début du siècle, les femmes dans le mouvement socialiste, que ce soit dans les syndicats, les organisations féminines ou les partis de gauche et d'extrême gauche se contenteront d'être un écho de résonance de leurs organisations largement dirigées par des hommes. Elles serviront essentiellement au recrutement de membres femmes, s'adressant à des êtres sexués pour des revendications asexuées. »¹²

Et toujours ses écrits confirment la rigueur de son engagement, la radicalité de sa pensée, son indépendance d'esprit, souvent sa désespérance profonde, sa vision prémonitoire d'un monde en déclin telle que publiée dans un article paru dans la *Chronique féministe* en 1991¹³, qu'elle signera « Cassandre, alias Édith ». Mais Édith n'est plus Cassandre quand elle écrit « les sauvettes d'Édith », recueil d'événements qu'elle moissonnait dans les quotidiens, notamment dans ceux qu'elle archivait au CRISP. Ces brèves étaient publiées dans *Chronique féministe* sous forme d'articulets, comme elle le faisait déjà précédemment dans le journal *Et ta sœur*. Quand elle était inspirée, Édith y ajoutait un commentaire, d'humour souvent, d'humeur plus encore, ce qui en faisait tout le sel et provoquait lors de chaque nouvelle parution une course dans les familles à qui s'emparerait en premier du nouveau numéro de la revue.

LES FEMMES EN NOIR

Édith trouvera aussi sa place dans la nouvelle maison des femmes, celle du « 29 rue Blanche, Mouvements de Femmes » où sont présentes plusieurs associations féministes, belges et internationales. Elle assiste et participe à de nombreuses réunions du 8 mars ou du 11 novembre, et autres conférences. Lorsqu'il faudra essayer de sauvegarder ce lieu qui commence à dépérir - tant par la faiblesse du mouvement que du bâtiment lui-même - Édith sera toujours là pour l'équipe qui le gère et devient même la présidente de l'ASBL. C'est dans cette maison qu'Édith va se joindre à d'autres luttes. Avec la mort en 1998 de Semira Adamu, une jeune Nigériane « sans papiers », étouffée par les gendarmes sur l'avion qui la renvoyait vers les violences

qu'elle fuyait, de nouvelles actions seront lancées.

Auparavant, avec l'explosion de la Yougoslavie et la guerre qui a suivi, Édith s'était déjà immédiatement engagée dans les actions de soutien concret et politique aux femmes des pays en guerre. Avec les Femmes en Noir à Belgrade, Édith rencontre une forme de lutte féministe qu'elle recherchait. Elle se reconnaît dans les mots de Lepa Mladjenovic de Belgrade, une des pionnières du réseau : « J'appartiens au réseau mondial des femmes contre la violence faite aux femmes pendant les guerres. J'ai entendu l'expérience des femmes d'Afghanistan, du Rwanda, du Sri Lanka et d'autres pays. Les mêmes choses se produisent dans toutes les guerres, et se produisent encore aujourd'hui. Quand la guerre a commencé le 14 mars (1991), j'ai senti que j'étais prête, comme si l'expérience de ces autres femmes était aussi mienne. »¹⁴

À Bruxelles, pendant des mois, Édith participe à la manifestation silencieuse hebdomadaire des Femmes en Noir pour la paix, à la sortie de la conférence de presse européenne, dans l'indifférence des journalistes qu'elle ne portait pas vraiment dans son cœur. Elle est présente presque chaque année aux réunions internationales du réseau. Elle est, dit-elle souvent avec fierté, une Femme en noir qui déploie un militantisme pacifique, mais qui rappelle sans cesse la violence faite aux femmes par la guerre des hommes. Puis, quand elle était plus faible, et jusqu'au dernier jour, elle a continué de soutenir activement ce réseau en traduisant leurs échanges en français.

LES VOYAGES FÉMINISTES ET LES GRANDES RENCONTRES INTERNATIONALES ET EUROPÉENNES

Édith se fait grande voyageuse quand s'organisent des rencontres avec des féministes d'autres pays et continents. Elle est de tous les « voyages féministes », et part à la rencontre des militantes portugaises, espagnoles, italiennes, polonaises, américaines, canadiennes... Au cours de ses pérégrinations et de ses lectures, elle découvre que chaque année, a lieu un Forum européen des féministes socialistes. Elle participe à la 4^e conférence internationale de Manchester (1988) et s'y rend ensuite régulièrement. En 1991, elle propose que la Belgique organise la rencontre suivante. Elle devient la cheville ouvrière de la 7^e conférence internationale qui se déroule à Zeezicht (Ostende), au centre de vacances des socialistes belges, les 2 et 3 novembre 1992. Pour cette mise en œuvre, elle peut compter

sur Marie-Françoise Steward, Nadine Plateau et Fanny Filosof. Après avoir entendu les rapports sur l'évolution du féminisme dans les différents pays participants, est abordée la question du chômage en Europe de l'Est et de l'Ouest. Le deuxième thème, « Survivre en Ex-Yougoslavie » donne la parole aux militantes de Bosnie, de Croatie, de Serbie et de Slovénie, la représentante de l'Albanie n'ayant pas obtenu son visa. La troisième journée examine la nouvelle droite et le fondamentalisme, et fait le point sur les droits à l'éducation, à l'emploi et les droits reproductifs des femmes dans les mondes arabes, chrétiens et dans les anciens pays communistes.¹⁵ Le mur de Berlin est tombé en 1989. La Conférence s'achève sur un débat qui remet en question le titre même du Forum. Après échanges, l'assemblée adopte un nouveau label : Forum européen des féministes de gauche. Les Belges présentes décident de constituer une section belge des forums européens.

Là où des femmes se rassemblent, Édith se rend, sans attendre d'invitations officielles ou officieuses. Elle prend son baluchon et part à leur rencontre, à Copenhague, en 1980 pour la deuxième conférence mondiale sur les femmes, ou à Pékin en 1995 pour la quatrième conférence où elle participe au forum des ONG organisé en marge de la conférence officielle¹⁶ et débat avec les femmes du Sud, surtout des Indiennes. C'est là qu'elle décide de traduire en français l'ouvrage qu'elle considère comme magistral, de Vandana Shiva et de Maria Mies, *Ecoféminisme* [1993], ouvrage qui ouvre les perspectives de l'éco-féminisme aux francophones.¹⁷ Dans les années 2000 et suivantes, elle s'invite au Forum social mondial et s'intéresse aux nouveaux mouvements altermondialistes.

L'ÉCOFÉMINISME

Si Édith n'était pas une grande optimiste, elle faisait preuve d'un sens prémonitoire aigu de ce qui deviendrait « la » question importante quelques années plus tard. « *Au tournant du siècle (le 20^e), il faudrait surtout parler d'un tournant de l'histoire qui risque de tourner au désastre !* » ou encore « *Après avoir assisté à la chute du communisme, serons-nous témoins de l'écroulement de la démocratie ? Des dirigeants élus par le peuple gouverneront-ils contre le peuple ?* »¹⁸. Mais elle était aussi toujours à la recherche de réponses pour continuer à aller de l'avant : « *Est-il possible de créer un nouvel internationalisme, sous la bannière du féminisme et de l'écologie ? La quête d'identité et de différence peut-elle être une plate-forme de résistance à la violence de la mondialisation de l'économie ?* »¹⁹

Avec les Femmes en Noir et les rencontres à Pékin, elle pense trouver « une relève explosive, originale, basée sur le concret. » Elle avait trouvé un « nouveau souffle » dans ce féminisme « convaincu de la nécessité de forcer la vision du monde des femmes dans la politique (...) et qui remettait radicalement en cause la violence patriarcale et capitaliste qui mettait en péril à la fois le sort des générations futures et la survie de la planète (...) Des femmes du Nord et du Sud (...) constataient qu'elles se trouvaient sur le même bateau et qu'elles couleraient ou se sauveraient ensemble. »²⁰. C'est ainsi qu'Édith s'est lancée dans la traduction et la publication du livre de Maria Mies et Vandana Shiva, essai publié cinq ans auparavant. Avec la capacité de travail d'Édith et sa ténacité, sans parler de l'argent personnel qu'elle y a consacré, avec l'aide d'une amie, elle est arrivée au bout du projet. Le livre *Ecoféminisme* a été publié en 1999. Des exemplaires ont été envoyés à des organisations de femmes en Afrique et il est toujours disponible en librairie et en ebook. Voici ce qu'Édith en disait dans l'introduction de la version française :

« Deux femmes, confrontées aux mêmes questions fondamentales sur le sort des générations futures et de la survie de notre planète, l'une avec un regard venant du Sud, l'autre vivant dans le Nord, se démarquent radicalement de la pensée unique. Contrairement à la rhétorique de l'Organisation Mondiale du Commerce, elles affirment que ni les femmes ni l'environnement ne tirent avantage de l'expansion économique capitaliste. Les auteures s'interrogent sur le concept d'émancipation et de liberté dans le cadre d'une planète limitée, en adoptant une perspective d'autosuffisance et de coopération qui s'inspire de l'expérience des femmes, mais avec un regard lucide sur les traditions culturelles. (...) »

On résume souvent l'écoféminisme, né des mouvements féministes, pacifistes et écologiques, à un débat entre le spirituel et le politique. Mais l'écoféminisme aborde des domaines aussi variés que l'éthique scientifique, l'économie, les biotechnologies, la démographie, l'agriculture ou le commerce sexuel. Avec des exemples de résistance locale, cet ouvrage montre clairement ce qui unit les femmes du monde entier, les hommes et les femmes, dans leurs luttes pour protéger leur environnement, leurs corps et leurs moyens d'existence. »²¹

POUR CONCLURE, SANS METTRE DE POINT FINAL AU RÊTE DE LA MILITANCE D'EDITH...

Édith a été membre de la première maison des femmes, et membre, ainsi qu'administratrice, et présidente de l'asbl 29 rue Blanche de 1998 à 2008, la deuxième maison des femmes, mais Édith n'est pas une féministe institutionnelle. Elle n'aimait ni les carcans des organisations ni les murs dans lesquels le féminisme s'enferme à l'occasion. Elle a gardé sa liberté de pensée et son autonomie d'action, cheminant à travers le monde, repérant partout les mobilisations des femmes. Ainsi à l'âge de la retraite, elle qui était la spécialiste de la découpe, de la colle et des ciseaux, se met à la gestion du courriel et construit sur la toile, un vaste réseau féministe où elle diffuse quotidiennement les nouvelles, articles et commentaires sur ce qui se passe dans le monde. Elle prend aussi le temps de traduire des textes, de manière à rendre cette information accessible à toutes et à tisser cette solidarité des femmes qu'elle appelle de ses vœux, car seule capable à ses yeux, de changer, et de sauver le monde et la planète.

Cet article n'éclaire que quelques aspects de son engagement. Édith était conservatrice... dans le bon sens du terme. Aussi elle a tout gardé, écrit et tout mis dans des boîtes, des enveloppes, des albums et a constitué des dossiers sur ce qui l'intéressait. Ses archives sont déposées au Carhif et ont fait l'objet d'un inventaire. Édith nous a ainsi livré pour les générations futures, un superbe témoignage d'une militante de la deuxième vague. Elle nous laisse aussi un disque dur et des injonctions à ne pas baisser les bras :

« Reprendre massivement le flambeau de Julian Assange et de son exemplaire combat²². Quand l'Occident a pris la mesure de la dangerosité d'un Julian Assange à son encontre, il était trop tard ! Et la persécution dont est victime le fondateur de Wikileaks n'illustre plus guère que la méchanceté des vaincus. [...] Nous ne saurons jamais assez gré à Julian Assange de l'œuvre subversive qu'il a accomplie. L'autre magnifique hommage que nous pourrions rendre au prisonnier de l'ambassade d'Équateur à Londres, ce héros, serait de reprendre massivement, sans peur ni atermolement, le flambeau de son exemplaire combat²³ ». ■

Fanny Filosof, Marie-Françoise Stewart et Marie-Thérèse Coenen, militantes féministes

- 1 Édith Rubinstein, *La différence ? Mais elle saute aux yeux*, texte non publié, diffusé auprès de ses proches amies[1993]. Elle considère ce document comme la synthèse de l'évolution de sa pensée féministe.
- 2 A. Rousseau, *Éros et symbolique sexuelle*, Louvain, UCL-ISPL, 1965.
- 3 CARHIF, Fonds Edith Rubinstein, n° 11, *Discours d'accueil pour la journée du 11 novembre 2006, Bruxelles, 29 rue Blanche. Séance consacrée à la pensée de Marie Denis*, p. 3.
- 4 CARHIF, Fonds Edith Rubinstein, n° 11, idem, p. 5-6. Pour la circonstance, Édith compose la Brabançonne des femmes, le pendant de la Marseillaise des femmes, pour ouvrir la journée en chanson.
- 5 *Chronique féministe*, n° 46, décembre 1992-janvier 1993.
- 6 *Le bulletin de la maison des femmes*, juin 1980, p. 11-12
- 7 «Greenham Common, occupation au féminin», *Chronique féministe*, n° 4, 1983.
- 8 «Rapport sur la IVe conférence annuelle du Forum des féministes socialistes», *Chronique féministe*, n° 32, 1989.
- 9 «Un frémissement féministe chez les femmes syndicalistes», *Chronique féministe*, n° 27, 1988.
- 10 «Hommage à Émilie Claeys», *Chronique féministe*, n° 17, 1986, p. 5-13.
- 11 *Chronique féministe*, n° 17, mars-avril 1987, p. 5-13
- 12 Édith Rubinstein, *La différence, mais elle saute aux yeux*, [1993].
- 13 Édith Rubinstein, «Un jeu de stratège en life», *Chronique féministe, Femmes contre la guerre*, n° 39, mars-avril 1991, p. 31-33.
- 14 «Women for Peace», WOMEN IN BLACK, Belgrade, septembre 1999.
- 15 *Survivre, Actes du Forum européen des féministes de gauche, Ostende, 2,3,4 octobre 1992, 7^e conférence internationale, Bruxelles, novembre 1993.*
- 16 Sur la Conférence de Pékin de 1995, voir Choque P., Drion C., *Les féministes je n'ai rien contre*, Bruxelles, Édition Luc Pire, 2004, p. 15-23.
- 17 «Rencontre avec Édith Rubinstein, Marie-Thérèse Coenen et Claudine Liénard», *Chronique féministe*, n° 107, janvier/juin 2011, p. 5-7.
- 18 «Introduction», Mies Maria, Shiva Vandana, *Ecoféminisme*, traduit de l'anglais par Édith Rubinstein avec la collaboration de Pascale Legrand et Marie-Françoise Stewart-Ebel, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 7-8.
- 19 *Idem*.
- 20 *Idem*.
- 21 *Idem*.
- 22 Pierrick Tillet, *Julian Assange: le premier héros subversif du XXI^e siècle*, posté le 11 novembre 2018, diffusé par Édith Rubinstein, le 17 novembre 2018.
- 23 Article traduit par Édith Rubinstein et diffusé par courriel le 17 novembre 2018.